

La voix lui manqua.

— Donnez-moi de l'eau ! murmura-t-il : les feux de l'enfer me consomment le gosier.

Elle lui montra l'eau, sans que, toutefois, il pût l'atteindre, et le regarda d'un œil aussi dur et aussi froid qu'une pierre.

— Tu meurs, Matteo, dit-elle.

— Diavolo ! c'est sûr, répliqua-t-il ; mais donne-moi de l'eau !

Sa main trembla légèrement, de sorte que quelques gouttes fraîches tombèrent sur le bras du bandit.

Elle ne fit pas d'autre mouvement.

— Où est ma fille, Matteo ? demanda-t-elle ; où est ta fille ?

Le bandit poussa un gémissement, mais ne répondit pas.

— Misérable ! cria-elle ; misérable assassin ! tu l'as tuée.

Matteo se souleva à moitié.

— En grâce ! donne-moi de l'eau ! dit-il en indiquant son gosier et sa poitrine. Le feu, il est là ! là ! Varina ! par pitié ! je meurs !

Elle leva la coupe ; mais comme Matteo tendait la main pour la saisir, elle la lâcha, et elle se brisa à ses pieds.

Il retomba avec un cri étouffé.

Ses yeux se fermèrent, et l'on entendit un râlement sinistre dans sa poitrine.

Elle se pencha sur lui, un moment, puis étendit la main.

— J'étais venue, dit-elle, apporter la bénédiction du ciel à un mourant. Puisse-t-il recevoir le pardon de ses crimes !

Elle abaissa de nouveau le capuchon sur son visage, croisa sa longue robe autour d'elle, et sortit de la chambre comme un fantôme.

Cette même nuit la cloche du couvent sonna de nouveau, pendant qu'on confiait à la terre tout ce qui restait de Matteo Cordiani.

Sur sa tête, des mains charitables ont élevé une petite croix de bois, sur laquelle est assez grossièrement tracé ces souhaits chrétiens :

Requiescat in pace.

LOUIS BAILLEUL.

FIN.

UN SQUELETTE DANS CHAQUE MAISON

N'est-il pas vrai que lorsque nous sommes sous le poids de vives souffrances, qu'elles soient le résultat de douleurs continues, ou qu'elles soient venues nous frapper tout d'un coup, nous sommes disposés à nous imaginer qu'il n'y a pas dans le monde un être aussi malheureux que nous, ou, peut-être, que nous appartenons à un petit corps d'infortunés, formant exception au reste de l'humanité ? Nous tournons les regards vers notre voisin, et voyant qu'il n'est affligé d'aucun malheur visible ou palpable, et qu'il ne se plaint d'aucun chagrin qu'il pourrait chercher à dissimuler, nous en concluons qu'il est entièrement heureux, tandis que nous, nous ne sommes jamais exempts d'ennuis d'une sorte ou d'autre, et que, en fait, nous avons l'air des desherités de la Providence.

Pour tous les maux particuliers qui nous atteignent, nous trouvons un contraste dans la situation exactement opposée de quelque autre personne, et, par les souffrances de l'enfer, peut-être ajoutons-nous matériellement à l'étendue réelle de notre affliction ; sommes-nous condamnés à un rude labeur pour gagner notre pain quotidien, alors nous tournons les yeux vers celui qui gagne le sien par des moyens qui nous paraissent moins pénibles. Ne possédons-nous que peu de fortune, alors nous nous comparons à l'homme riche, qui non-seulement a à sa disposition toutes les choses nécessaires que nous envions, mais, en outre, une foule de luxe que nous ne connaissons que de nom. Le ciel ne nous a-t-il point accordé d'enfants, nous gémissons en voyant en quelle quantité il y en a dans d'autres familles qui n'en désirent pas tant. Dieu nous enlève-t-il successivement nos amis ou nos parents bien-aimés, nous nous étonnons de la félicité de certaines personnes de notre connaissance, qui ne savent jamais ce que c'est que d'être en deuil. En un mot, un malheur ne nous arrive jamais sans que nous soyons tentés de nous considérer comme des victimes

uniques, et dans notre angoisse, nous nous figurons que les peines de nos semblables sont bien moins grandes que les nôtres.

Nous nous rappelons une histoire qui, croyons-nous, servira admirablement d'illustration, à cette erreur si commune dans le monde. Une veuve, qui habitait Naples, et dont le nom, si nos souvenirs sont exacts, était comtesse Corsini, avait perdu toute sa famille, à l'exception d'un fils, qui était le seul intérêt qui l'attachât encore au monde. Ce jeune homme, d'ailleurs, était à tel point remarquable pour l'élégance de sa personne, et ses qualités aimables et gracieuses que, n'eût-il pas été le seul lien qui l'unît à la vie, elle aurait été très-excusable d'avoir pour lui un attachement allant jusqu'à l'adoration.

Lorsque son fils eut atteint un certain âge, la comtesse l'envoya poursuivre ses études à l'université de Bologne, où il employa si bien son temps qu'il devint bientôt l'un des élèves les plus distingués, en même temps qu'il se concilia l'affection de tous ceux qui le connaissaient, à cause de la noblesse de son caractère et du charme de ses manières. Chaque vacance, il retourna passer quelques mois avec sa mère, qui toujours remarquait avec bonheur les progrès qu'il avait faits, non dans ses études littéraires, du moins dans la culture de ses qualités personnelles. L'affection de la comtesse n'aurait fait ainsi que croître, si cela eût été possible, et elle fut de plus en plus encouragée à compter sur cette espérance de grandeur future, qui l'avait décidée à envoyer son fils loin d'elle et lui avait donné la force de supporter son absence. Qui pourrait peindre la sollicitude avec laquelle une mère — et elle, « une veuve » regarde son fils, — le seul enfant qui lui reste ! Chacun de ses mouvements, chacun de ses desirs, elle les suit avec une bonté attentive. Il ne peut être absent quelques minutes plus longtemps qu'à son habitude, qu' aussitôt elle s'inquiète, et quelle que soit la compagnie où elle se trouve, toute son âme se perd dans une rêverie d'où rien ne peut la tirer qu'à son retour. S'il est à cheval, elle entend le bruit des sabots de l'animal, avant que personne se doute de son approche ; — s'il est à pied, elle reconnaît son pas, sur le seuil de la porte ; quoique, pour tous les autres, il soit confondu parmi ceux de ses compagnons. Quelque doucement qu'il entre chez elle, dans les circonstances ordinaires, à son souffle, à sa seule respiration, elle sait que c'est son fils. Son être entier est lié au sien, et la seule idée qu'elle n'ose contempler est celle de le voir la quitter pour suivre au tombeau ceux qu'elle a déjà perdus. Tels étaient exactement les sentiments de la comtesse Corsini à l'égard de son noble et bien-aimé fils, — de son fils unique.

Il arriva, toutefois, que, juste au moment où il se disposait à revenir à Naples, après avoir achevé toutes ses études, ce fils fut saisi d'une maladie dangereuse, qui, malgré les efforts des meilleurs médecins de Bologne, le conduisit en trois jours aux portes du tombeau. Quand il eut la certitude qu'il n'en réchapperait pas, son seul souci, — en ce qui concernait ce monde, — fut pour sa mère, qui, craignait-il, souffrirait affreusement de sa mort, si même elle ne succombait pas à sa douleur. Son plus grand désir fut donc de trouver quelque moyen de l'empêcher d'être accablée par le chagrin. Enfin un expédient se présenta à son esprit. Il écrivit une lettre à sa mère, l'informant de sa maladie, mais en lui dissimulant sa gravité, en la priant de lui envoyer une chemise faite par la femme la plus heureuse de Naples, ou par celle qui lui paraîtrait la plus exempte des chagrins et des soucis de ce monde ; — c'était, ajouta-t-il, une fantaisie qui lui était passée par la tête, et il était persuadé qu'en portant cette chemise il se guérirait promptement.

La comtesse trouva très-singulière la demande de son fils, mais tenant à ne rien lui refuser de ce qui pouvait contenter ses caprices, elle se mit immédiatement à chercher la dame la plus heureuse de Naples, avec l'intention de lui demander ses bons offices, de la manière que nous avons spécifiée. Ses recherches furent difficiles et ennuyeuses. Toutes les personnes à qui elle songea, ou qu'on lui indiqua, se trouvèrent examen fait, avoir leur part de troubles. Pendant longtemps elle désespéra presque ; mais ayant néanmoins persévéré, — elle fut présentée à une dame d'une trentaine d'années,